

Roger FOULON

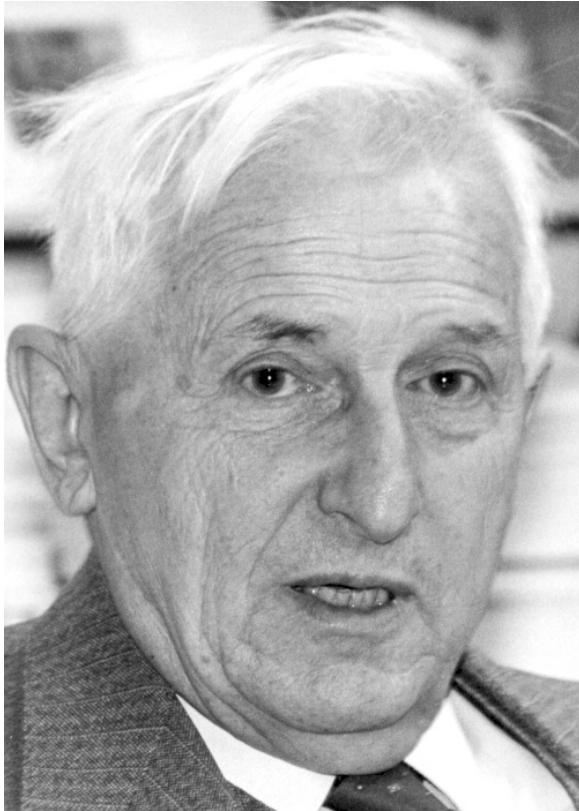


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jacques LEFEBVRE

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Ce n'est pas sans raison que Roger Foulon a présidé l'Association des Écrivains belges de Langue Française. Il résout en effet de manière heureuse et réaliste les problèmes posés aux littérateurs de notre pays. Il a trouvé un ton et des thèmes personnels. Son style est souple, jaillissant, précis, généreux, fort, sensuel et plein de suc. Il parle beaucoup de sa terre, mais en dit les drames universels.

Roger Foulon s'exprime par la poésie, le conte, la nouvelle, le roman, l'essai, le reportage, la critique. Il connaît le public, l'édition, la diffusion des œuvres en Belgique.

S'il réalise lui-même de superbes impressions de ses poèmes, il publie ses romans chez d'importants éditeurs. Comme il sait que les textes courts atteignent leurs lecteurs par le biais des revues, il en dirige une, *Le Spantole*, qui, chaque trimestre, à côté de grands noms des lettres belges et d'écrivains confirmés de Thudinie, fait connaître de nouveaux talents.

Roger FOULON - 4

Cet artiste vibrant et généreux est donc aussi un organisateur efficace qui donne à ses rêves et à ceux des autres la consistance du réel.

Biographie

Roger Foulon naît dans une famille de souche paysanne, le 3 août 1923, à Thuin, ville qu'il ne quittera jamais. Il y fait ses études primaires et ses «moyennes».

Il est ensuite diplômé de l'École Normale de Mons et de l'Institut Supérieur de Pédagogie de Morlanwelz.

Durant la guerre, il fréquente de jeunes auteurs du Hainaut : Vanderborght, Prévot, Evrard. Il publie son premier recueil à 23 ans. Il est alors instituteur dans une école de campagne. Il en deviendra «directeur avec classe».

En 1973, il quitte l'enseignement pour se consacrer à son œuvre, aux «Artistes de Thudinie» dont il est l'âme et à l'«Association des Écrivains Belges de Langue Française» qu'il préside.

Il aime Valéry pour la musique de ses vers, Éluard pour le naturel de ses images, Marchoul pour son sens de la belle œuvre.

Le 8 mai 1999, il est élu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

Bibliographie

Poésie

- *Prières pour un vivant*, 1950. Prix Max Rose.
- *Poèmes pour un visage*, Le Spantole, Thuin, 1962.
- *L'envers du décor*, Le Spantole, Thuin, 1967. Prix Hennuyer de littérature française Charles Plisnier.
- *Laudes pour elle et le monde*, Le Spantole, Thuin, 1970.
- *Le dénombrement des choses*, Le Spantole, Thuin, 1973. Prix Malpertuis 1973.
- *Petite suite pour Eglantine*, Le Spantole, Thuin, 1975.
- *Jardins*, Le Spantole, Thuin, 1976.
- *Icariennes*, Le Spantole, Thuin, 1977.
- *Clartés*, Le Spantole, Thuin, 1977.
- *Passages*, Le Spantole, Thuin, 1978.
- *Pour saluer le jour*, Le Spantole, Thuin, 1979.
- *Tout est parole*, Le Spantole, Thuin, 1980.
- *Le temps des sorbes*, Le Spantole, Thuin, 1981.
- *Quotidiennes*, Le Spantole, Thuin, 1982.
- *Eléments*, Le Spantole, Thuin, 1984.
- *Paroles pour la pluie*, xylographies de Gustave Marchoul, La Grippelotte, 1986.
- *Les charmes de la terre*, Le Spantole, Thuin, 1986.
- *Poèmes pour un amour qui ne se meurt*, Le Spantole, Thuin, 1987.
- *Ombres chinoises*, poèmes de Roger Foulon, gravures en relief de Blanche Gillot et Gustave Marchoul, Le Spantole, Thuin, 1989.
- *Poèmes sur des dessins d'Armand Simon*, Le Spantole, Thuin, 1989.
- *Croix*, poèmes illustrés de gravures de Gustave Marchoul, 1990.
- *Prodiges*, Vie Ouvrière, Paris-Bruxelles, 1991.
- *Résurgence*, Le Spantole, Thuin, 1993.
- *Quinze Haïkaïs pour saluer Julia*, Le Spantole, Thuin, 1993.
- *Volières*, Le Spantole, Thuin, 1993.

- *Légendes*, Le Spantole, Thuin, 1993.
- *Paroles des objets et des plantes*, Le Spantole, Thuin, 1995.
- *Cantiques*, Le Spantole, Thuin, 1995.
- *Aube*, Le Spantole, Thuin, 1996.
- *Poèmes d'avant-mort*, Le Spantole, Thuin, 1998.
- *La maison de feuilles*, La Gripelotte, Le Spantole, 1999.

Monographies

- *Marcel Thiry*, Institut Jules Destrée, Marcinelle, 1971.
- *Robert Vivier*, André De Rache, Bruxelles, 1974.
- *La poésie depuis 1945* (dans *Lettres Vivantes 1945-1975*), La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1975.
- *Marches militaires et folkloriques d'Entre-Sambre-et-Meuse*, Paul Legrain, Bruxelles, 1977.
- *Ma Thudinie*, Paul Legrain, Bruxelles, 1977.
- *Armand Simon*, Féd. du Tourisme du Hainaut, Mons, 1980.
- *Le légendaire de Wallonie*, Paul Legrain, Bruxelles, 1983.
- *Le maître d'école*, Paul Legrain, Bruxelles, 1985.

Essais

- *Entre-Sambre-et-Meuse* : marches militaires. Clichés de Jacques Evrard, Fédération du tourisme du Hainaut, 1987.
- *Entre-Sambre-et-Meuse. Thudinie-Chimay-Couvin*, Paul Legrain, 1987.
- *Légendes et contes d'Entre-Sambre-et-Meuse*, Paul Legrain, 1989.
- *Mémoire d'une petite Ville*, Le Spantole, Thuin, 1992.
- *Légendaire d'Aulne*, Le Spantole, Thuin, 1992.
- *La Thudinie insolite*, Le Livre, Bruxelles, 1996.
- *Cinquante ans d'art en Thudinie*, Le Spantole, Thuin, 1996.

Théâtre

- *Une fille de la mer*, Le Spantole, Thuin, 1967.

Contes

- *Le chêne*, Le Spantole, Thuin, 1973.
- *Les rois mages*, Le Spantole, Thuin, 1975.
- *Les lambis et autres contes fantastiques*, Le Spantole, Thuin, 1985.
- *Contes pour Noël*, Memor, coll. *Transparences*, 2000.

Romans

- *L'espérance abolie*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1976.
- *Un été dans la Fagne*, Paul Legrain, Bruxelles, 1980. Prix Georges Garnir.
- *Vipères*, Paul Legrain, Bruxelles, 1981.
- *Barrages*, Paul Legrain, Bruxelles, 1982.
- *Déluge*, Paul Legrain, Bruxelles, 1984.
- *Naissance du monde*, Paul Legrain, Bruxelles, 1986.
- *Les tridents de la colère*, Paul Legrain, Bruxelles, 1991.
- *L'homme à la tête étoilée*, Luce Wilquin, Avin, 1995.
- *Un enfant de la forêt*, Luce Wilquin, Avin, 1998.
- *Les feux du ciel*, Luce Wilquin, Avin, 2000.

Dialecte

- *Bat'lis èt batias du tamps qu'est oute*, poèmes (avec traduction française), Micromania, 1994.

Divers

- *Choral pour la Paix*, C.D., texte mis en musique par Paul UY.

À consulter

- ***Roger Foulon ou l'accomplissement du temporel***, Alain Cléry, Le Spantole, Thuin, 1965.
- ***Roger Foulon, poète de la vie et de la mort***, J.M. Horemans, Le Spantole, Thuin, 1971.
- Robert Frickx et Raymond Trousson, ***Lettres françaises de Belgique, Dictionnaire des Œuvres***, Duculot, Paris-Gembloux, 1988.
- Liliane Wouters et Alain Bosquet, ***La poésie francophone de Belgique***, l'Académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles, 1992.
- ***Roger Foulon, mélanges***, Association des Écrivains belges de langue française et maison de la poésie d'Amay, 1995.
- Michel Joiret et Marie-Ange Bernard, ***Littérature belge de langue française***, Didier Hatier, Bruxelles, 1999.

Texte et analyse

Un bruit régulier d'âmes...

*Est-ce la poésie
Passant parmi les ombres
Ou les oiseaux de nuit
Parlant à la tristesse
Avec gorge serrée?*

(Nocturnes)

Le premier vers, détaché des autres, forme un préambule musical et impose sa cadence aux hexasyllabes qui suivent. L'ellipse du verbe, les points de suspension, l'interligne, donnent un caractère et une durée indéfinis.

Même indétermination dans le mot *bruit* auquel l'adjectif *régulier* apporte une valeur poétique de rythme. Le complément *d'âmes*, par son genre pluriel et la profondeur de son sens, complète cette première impression. Enlevés à nos préoccupations concrètes, nous voici conviés à l'attention par une musique venue d'ailleurs.

L'auteur feint d'ignorer la nature de ce *bruit*. Il s'interroge, nous incite à chercher dans deux voies. La nature et la provenance du bruit suggèrent la poésie. Celle-ci, maintenant nommée, est personnifiée. Son action s'inscrit au royaume des morts, *parmi les ombres*.

Si les rimes sont absentes, une anaphore sur les **p** et les **pa** répand ses échos dans le poème aux mètres réguliers. On retrouve à ce niveau la présence conjointe d'un certain flou et d'un rythme certain.

La préposition *parmi* exprime une idée de groupe traversé par un mouvement. Ce dernier, traduit par *passant*, dure et ne dure pas. Participe présent, le verbe étale l'action dans le temps, mais son sens a, au contraire, un caractère transitoire. Ce troisième vers fait songer à la *Divine Comédie*.

À peine formulée cette première interprétation du *bruit régulier d'âmes*, une autre survient. De la *poésie passant parmi les ombres*, on vient aux *oiseaux de la nuit*. Les tonalités restent sombres et graves. Un glissement s'est opéré des âmes vers les ombres (incitant à voir celles-ci comme les esprits des défunts); il se poursuit des *ombres* aux *oiseaux de nuit*, rendant ainsi à *ombre* une part de son sens propre. Toute cette variation sur les significations est inspirée par le thème et le titre du recueil : *Nocturnes*, mot qui a des connotations naturelles, musicales et liturgiques.

Comme la poésie, les oiseaux sont personnifiés. Ils parlent aussi. La concrétisation, due à l'image, s'interrompt vite. Le destinataire du message est abstrait. Il s'agit de *la tristesse* dans l'étendue et l'extension complètes du terme. Ce dernier dit le sens des mots qui précèdent : *ombres, oiseaux de nuit*. On rêve alors à une poésie au vol velouté, aux sombres ailes, qui va des morts aux vivants et du regret à la tristesse.

Les oiseaux parlent *avec gorge serrée*. L'expression, que l'absence d'article, chère à Foulon pare d'une poésie un peu archaïque, traduit à la fois l'organe de l'élocution et le signe de l'émotion. Elle convient bien à ces oiseaux poètes, nocturnes et tristes. En outre, *serrée* achève le texte sur une idée de fermeture, d'étranglement, de silence crispé. Cette finale serait désespérée si le point d'interrogation ne la mettait en question et poussait le lecteur à identifier, comme il les entend, d'autres *bruits réguliers d'âmes...*

Ce court poème analysé dans le détail pour débusquer les subtilités de son écriture révèle beaucoup de son auteur. Guetteur de sens qui ne se

borne pas aux interprétations simplistes, Foulon aime déchiffrer dans les courbes des paysages et les rides des visages, un mystère de vie.

L'instituteur de campagne n'en finit pas d'apprendre à lire... avec les yeux et les oreilles... à épeler les secrets de la terre et des hommes... à scruter les ombres de la profondeur et les ténèbres de la tragédie.

Choix de textes

*Je ne demande rien
Après avoir vécu, que me restera-t-il
De ce domaine de roseaux où je régnaïs
En maître, où mes pas me conduisaient le matin
Pour arpenter, heure par heure, ma journée?*

*Y aura-t-il en quelque lieu de souvenance
Un peu de mon visage, un peu de ce qui fut
Autour de moi trésors : épouse, arbres, jardins
Et poésie auprès de laquelle pâlir?*

*Je ne demande rien que cette grâce : errer
Dans la mémoire d'un petit nombre à l'instant
Où la nuit veloute avec des gestes d'ange
L'âme, et lui parle, et fait neiger sur elle l'ombre.*

(*Quotidiennes*)



Ainsi Christine entrait dans ce monde à la fois mythique et vrai qui s'était élaboré en moi et autour de moi depuis ma plus tendre enfance. Je l'y accompagnais comme j'avais accompagné Maryse en un passage constant de l'une à l'autre face de la vérité. Contre moi, elle vivait avec son corps frémissant, son odeur, ses bouffées de passion, ses manières pudiques d'écartier ma main lorsque, pétri par le désir, je tentais de dégrafer le col de sa blouse et de toucher sa chair. Elle fermait les yeux. Je l'appuyais contre la muraille et je sentais en elle la trémulation de son corps provoquée par le halètement des locomotives, la course folle des trains auxquels, naguère, je m'étais exposé en compagnie de Maryse. Mon désir grandissait de capter cette contraction de Christine sous mes

mains fiévreuses. Mais ce n'était là, somme toute, que la cristallisation d'autres soifs intimes pour pouvoir jamais être apaisées. Je renonçais.

(L'espérance abolie)



Djo n'est plus qu'un tronc immobile, mêlé à d'autres troncs accrochés à la berge. Seules, sous l'eau, ses mains continuent leur travail sournois. Dix doigts qui flottent, grosses racines beiges que le courant remue. Insensiblement, il explore les anfractuosités de la rive, les cavernes tapissées de vase sous les creux de bois pourris.

Marthe, assise parmi les sauges et les narcisses, assiste à cette pêche étrange. Elle est soudain fascinée par l'insensible glissement de ce corps à la recherche de sa proie. Djo, rapace noir, prêt à fondre sur elle, faible, très faible, sans défense. Fuir? Allons donc! Elle se sait maintenant la plus forte...

Durant ce temps, Djo se livre à une espèce de ballet au creux d'une anse. Penché au ras de l'eau, il manœuvre avec un grand calme, coulant peu à peu ses bras vers la conque violette d'un saule. Un pas, encore un petit pas. Le voilà auprès des racines qui plongent leur crinière dans l'eau sombre. Ses doigts pianotent dans du mou, titillent le vide, écartent le chevelu. La truite est là, ouïes battantes, qui gobe sans fin la vie.

Djo l'a repérée dans l'épaisseur de l'eau. Il la voit, suspendue parmi les effilochures des plantes, remuant légèrement la queue pour se maintenir au même endroit, dans une nonchalance de dormeuse.

Petit à petit, il avance les mains vers l'arc-en-ciel qui doit bien peser une livre. C'est une pièce étonnante, toute cuivrée, qui flotte dans ses reflets verdâtres. Djo en est tellement proche qu'il surprend le frémissement des nageoires et le jeu orange des papilles. Ses mains rampent avec douceur vers le ventre gonflé de frais, glaireux, glauque, mollasse. Insensiblement, ses doigts épousent le mouvement de l'eau, ondulent au rythme de la truite, deviennent parcelles d'un monde liquide, arqué, enveloppant. Ils ne cessent d'ondoyer, formant une coupe insidieuse, un piège imperceptible qui est caresse, mousse, frisson.

Déjà, Djo surprend sous ses paumes le tremblement des nageoires. C'est l'instant le plus délicat, mais il s'affirme un maître en la matière. Ses mains se referment avec des lenteurs amoureuses, des effleurements minutieux, des palpations intimes. La truite semble bercée davantage par ces voluptés. Son ventre est à présent sous l'influx de ce massage tendre qui la frôle. Elle paraît ignorer tout de ce travail qui l'entraîne insensiblement vers le haut, s'abandonnant au plaisir subtil de cette chose inconnue, plus merveilleuse que l'eau, plus enjôleuse, plus chatouillante.

Djo sent peser sur ses mains la proie subjuguée, consentante qu'il remonte à travers des transparences glacées. Il en voit parfaitement la bande pourpre des flancs, le semis cerise du dos.

Soudain, le piège se referme, les bras basculent. Dans un grand éclaboussement, Djo lance dans les herbes, non loin de Marthe, la truite gigotante qui baratte l'air de son corps tendu, tordu.

Djo est sorti de l'eau. Il plonge vers sa capture, l'immobilise contre lui, sous lui, contenant ses ultimes sursauts.

C'est Marthe qu'il tient ainsi dans des délices intimes de tout son corps. Ils roulent tous deux dans des mousses d'herbes et de sphaignes, des lits spongieux et tendres.

Il sent les remuements de cette femme-poisson se défendant par coups de croupe, cédant peu à peu à l'enveloppement, à l'étouffement. Branchies muées en branches-bronches où l'air s'engouffre, gargouille et bout en petits hoquets de plaisir, en râles de joie. Jambes nageoires fuyantes qu'il doit maîtriser, ramener vers lui par luttes douces, onctueuses. Puis, cette tête où deux yeux brillent, où une bouche remue par ultimes spasmes gobeurs d'air, contrainte à reddition totale.

Ils vivent par gestes mous, par lentes plaintes. Près d'eux, la truite, demi-morte, tangué parfois encore par soubresauts, exténuée, vaincue, à quelques pas à peine de l'eau qui lui rendrait la vie.

Marthe, exténuée, vaincue, auprès de Djo qui la caresse, la berce, ma belle truite, ma glaireuse, ma rapide, ma nerveuse, arc-en-ciel dont je compte les couleurs, des cheveux aux chevilles, des oreilles aux orteils, des genoux au petit cou.

(Déluge)

Tchantchès

Il n'y a pas de façon, ni de date, ni de lieu pour naître. Certains sont au monde depuis mille ans, d'autres depuis un instant à peine. On voit le jour sur une étoile, dans les profondeurs de la mer ou simplement au milieu d'un beau jardin. Vient-on d'une mère, d'une pomme ou d'un chœu. Qu'importe! Ce qui compte, c'est ce peu de lumière qu'on a au fond de soi et qui aide à vivre. Ce qui compte, c'est ce qu'on imagine et croit être la vérité.

Ainsi Tchantchès.

C'est à Liège, il y a bien longtemps. Non pas dans un quartier cosu, du côté du palais des princes-évêques, de l'église Saint-Jacques ou des étagements du parc de Cointe, mais sur la rive droite de la Meuse, dans le quartier populaire de Dju d'là.

Il y a là un parterre de pavés, de gros grès mal équarris qui font chanter les roues et le pas des chevaux. Il y a là aussi beaucoup de gens qui vaquent à leurs occupations et s'arrêtent volontiers pour parler de la pluie, du beau temps, des misères ou des joies de l'heure.

Et soudain, d'entre ces pavés, sort un bel enfant tout rose qui sourit au monde. Ni père, ni mère. Seulement cette terre wallonne, pétrie de sang, de plaisirs, de sueur. Un enfant, un garçon, qui s'agite et se met aussitôt à chanter l'air qu'on reprend en chœur, dans les grandes occasions.

C'est à boire, à boire, à boire,

C'est à boire qu'il nous faut,

Oh! Oh! Oh!

Tout le monde s'est arrêté et entoure le nourrisson qui n'en finit pas de réclamer breuvage. Et l'on voit une bonne grosse matrone du peuple courir chez elle et revenir avec un plein gobelet d'eau fraîche.

— Tenez, m'fi. On ne va pas vous laisser mourir de soif!

L'enfant s'est redressé. Il porte le gobelet à ses lèvres, mais se détourne aussitôt et répand l'eau sur le sol. Tout le monde rit.

Un homme se précipite vers un estaminet et revient avec un biberon rempli de pékèt. C'est ainsi qu'on appelle ici le genièvre. L'enfant saisit le biberon. Il le vide d'un trait. La foule applaudit cet exploit.

— *C'est un vrai Liégeois, dit l'homme à sa femme. Adoptons-le. Il nous donnera beaucoup de bonheur. Nous l'appellerons François.*

(Le légendaire de Wallonie)



Petites vies

*Dans la tiédeur de mes neurones
Je surprends de petites vies
Plus fuyantes qu'oiseaux de parc
En leur somptueuse livrée.
Je les nourris de souvenirs,
De tristesse, d'amour, de joies.
Parfois l'une d'elle consent
À éclore au grand jour.
Alors, sur ma page, elle fait la roue,
Elle chante plus qu'à tue-tête.
C'est un air chargé de printemps
Qui s'épanche dans le poème.*

(Prodiges)



Écrire ma ville

Je regarde souvent le maçon qui travaille. Juché sur son échafaudage, il siffle comme un pinson. Il plaque son mortier à la truelle, il l'égalise et le strie. Puis, vient la brique. Il la pose. On dirait un pain sur la sole. Il la fait chanter en lui donnant de petits coups d'outil. Un pain, un autre pain. Le mur se construit.

Je suis pareil à ce maçon. Mes briques sont des mots. Je les assemble sur ma page. La plume que je trempe dans mon encrier (comme jadis)

grince en traçant une à une les lettres. Un vrai travail de bénédictin. Mais cela finit toujours par faire un mur, je veux dire une ligne, une page, un chapitre, un livre.

Tous les matins, je m'installe à mon établi. Le plan est dans ma tête. Ou, plutôt, les choses qui sont autour de moi répondent à mon appel. Elles traversent la vitre, elles entrent dans la maison où j'écris, elles tiennent tout l'espace. Ce ne sont plus ni le bureau, ni la bibliothèque, ni les chaises, ni les objets, ces compagnons de chaque instant qui occupent la pièce, mais des visiteuses obéissantes qui constituent pour un temps le décor. J'entre dans ce décor. Les petits signes de l'écriture ne sont que les traducteurs de ces merveilles. Me voici marchant dans la prairie qui a glissé de ma droite jusqu'à s'étendre sous ma plume. Me voici, à gauche, gravissant le posty Arlequin (un nom de fable!). Il entre ici après avoir franchi la vallée, les maisons, mon jardin. Bien qu'assis, je m'essouffle – à mon âge – et je fais halte, toujours au même endroit, là où le mur de Luigi – qu'on appelle ici Djidji – est plus bas et permet de découvrir, en contrebas, les potagers et le quartier de la Piraille. Le posty Arlequin est rempli de chèvres blanches, de pavillons secrets, de souches aux formes de femmes, de frontons blasonnés, de portes qu'on n'ouvre jamais, de beaucoup d'air aussi qui voyage au gré du vent, bref, rempli de ces mille découvertes qu'on n'arrête pas de faire en étant sans cesse à l'affût de la vie.

Donc, le posty Arlequin, la prairie et le reste sont près de moi. Par l'écriture. Lettre après lettre, mot après mot, phrase après phrase, je vais tenter de donner à voir une certaine image de la vérité qui est ma ville, avec ses maisons, ses rues, ses quartiers, ses hameaux. Une ville construite comme le maçon érige son mur. Dans le plaisir du chant qui naît, dans l'amour de la chose qui surgit, dans la jubilation de l'œuvre qui s'accomplit.

Si vous le voulez, entrons davantage au cœur même de ces trésors. Promenons-nous dedans le bois, comme dit la comptine, dedans ma ville. Sans souci ni du lieu, ni du temps ordonnés...

Pouvoir de la poésie

*Cette cascade qui ne cesse de chanter
Ses paroles d'eau claire et que j'entends dès l'aube
À l'intérieur de moi sous le visage et l'âme,
Est-ce la nuit qui la nourrit ou la lumière,
Est-ce la vie ou la présence de la mort
M'annonçant le sable invisible d'un royaume?
La poésie est peut-être la clé cherchée
Pouvant m'ouvrir la porte et permettre à la foule
D'entrer auprès de ceux qui ont quitté leurs biens
Et reposent dans le mystère, enveloppés
Seulement par le linceul transparent des mots.*

* * *

Résurgence

*Mon premier voyage au jardin. On est en août,
Le soleil luit, la sauge accueille les abeilles
Et le saule un oiseau qui s'envole du cœur.
Plus fragile qu'un bol entre des mains d'enfant,
Je m'aventure en un continent de cocagne.
J'ai déjà fait dix pas : presque le tour du monde!
Je respire, j'entends, je suis heureux, je vis,
Je vais du chèvrefeuille à mes roses trémières,
De ma pelouse aux arbres habillés de fruits.
Tout est simple, tout me transporte d'allégresse,
Il n'y a pas d'écrans entre la terre et moi,
Nous nous parlons d'amour comme dans les légendes,
Je ressuscite par la grâce d'un sursis.*

(Volières)

État de grâce

*Tu dois être en état de grâce
Pour qu'elle vienne à pieds déchaux
S'asseoir auprès de toi, te dire
La façon d'assembler tes mots,
De les transformer en oiseaux,
De les envoyer vers celui
Qui cherche à sacrer sa journée
Par le recours à un haut vol;
Tu dois être en état de grâce,
En état de ferveur, d'amour,
Disponible à la voix céleste
Qui te guide quand le poème
Jaillit du mystère et de l'ombre
Et s'agenouille sur ta page.*

(*Volières*, p.135)



La muraille, surtout, devint un site propice à d'inépuisables randonnées. Jadis, on avait dû blanchir les briques, mais le lait de chaux s'était, à la longue, desquamé si bien que tout un pays vivait là, avec ses routes fondues dans les joints, ses villes étagées parmi l'épaisseur des briques, ses forêts surgies des mousses, ses champs de neige saupoudrés de salpêtre, bref, des lieux que Libérat pouvait parcourir du doigt selon des itinéraires qu'il imaginait à l'infini. Au fil du temps, il devint si expert dans ses pérégrinations que son regard suffit bientôt pour le conduire dans des labyrinthes compliqués. Il suivait des yeux la voie royale. Elle le menait vers des régions inexplorées où le plaisir de la découverte se mêlait à l'angoisse de perdre le fil choisi. Car que fût-il devenu, égaré sans rémission parmi ces montagnes et ces mers?

(*L'homme à la tête étoilée*, pp. 25-26)

Les canons aboyèrent, juste comme une pluie fine commençait à tomber. Retenue par la croûte gelée, l'eau stagnait et formait comme des squames qui s'égouttaient lentement en direction des marais.

Le tir s'intensifia durant un moment, puis les coups s'espacèrent. On pouvait partir. Libérat et ses compagnons franchirent le parapet et plongèrent dans la gadoue. Ils avaient abandonné leur capote et, d'emblée, l'eau glacée les trempa. Ils en avaient vu d'autres.

Ils avancèrent d'abord, pliés en deux, bondissant d'un entonnoir à l'autre. Des trous remplis presque à bord. Un liquide qui puait le cadavre et le détritrus. Ils se planquaient contre ces bourrelets gluants. De l'eau jusqu'aux genoux. Ils repartaient.

Sitôt les marécages dépassés, les quatre hommes rampèrent. D'abord gravir le rempart que formait la digue. En haut, c'était aussi lisse que la main. Aucun obstacle. L'ennemi voyait directement l'endroit. Alors, attention ! Libérat et les autres progressaient à plat ventre dans l'argile froide et visqueuse. Escalader la pente allait prendre du temps. Vercruysse jura. Durdu retomba dans un caniveau, ce qui provoqua un bruit d'eau battue. On l'avait entendu de l'autre côté. Des balles sifflèrent, rasant le talus.

(L'homme à la tête étoilée, pp. 126-127)



*Le premier fifre du printemps :
Le premier merle quittant l'ombre.
Est-ce une âme qui se retrouve
Après des mois d'étouffement ?*

...

*La lumière sous le rideau
Est un ange qui passe, un ange
Avec son chargement de mots
Pour élaborer un poème.*

*Je vais nu-pieds dans la rosée
Que l'aube a mise sur les herbes
Comme je vais dans le poème
Né de la pureté des mots.*

(Aube)

~ ~ ~

Embolie

*Dans ma tête les mots embolie, embellie
Jouaient, quasi pareils, mieux que par assonance
Par rime qu'un poète aime écrire en ses vers
Pour entendre chanter embellie, embolie.
Mais l'embolie était rivale d'embellie,
Elle annonçait des temps d'attente et de danger,
Des temps où le moteur se grippe et se refuse
A faire sa mission dans le secret du corps.
Quand se résorberait le cal de l'embolie
Pour m'apporter en un soubresaut l'embellie?
Y aurait-il encore un printemps, un été
Avec nuages emportés par un peu de brise?
Ou le sang, à jamais figé par les humeurs,
Me ferait-il toucher l'hiver ou l'outré-hiver
Qui attend chaque humain au fin fond de la terre?*

(Poèmes d'avant-mort)

~ ~ ~

Suggestions d'activités

Roger Foulon, répétons-le, est un conteur né, mais c'est aussi un poète sensible au mystère. Quoi d'étonnant qu'il écrive avec bonheur des contes fantastiques, devenant passeur de mystère comme d'autres le sont de lumière. Un recueil, *les Lambis et autres contes fantastiques*⁽¹⁾ rassemble une part importante dans sa production que nous aimerions faire découvrir ici.

Le choix se justifie vu que le récit fantastique est un fleuron des lettres belges. Nous sommes d'un pays aux frontières toujours proches mais incertaines où rêves et raison ne campent jamais loin, mais s'unissent volontiers pour donner naissance à de superbes enfants.

Par ailleurs, les enseignants le savent, les jeunes aiment les œuvres qui les emmènent loin des données habituelles, surtout si elles attestent d'un remarquable savoir faire narratif.

Après lecture du premier conte, il sera possible de dégager quelques grandes caractéristiques du récit fantastique. Les voici schématisées en huit points. Leur nombre et l'ordre de leur apparition n'est pas immuable, bien sûr.

1. Le début du récit met d'abord sur une *fausse piste* et, ainsi, présente comme mineur, insignifiant, inoffensif, l'élément qui introduira le fantastique. Ici, les lambis, gros coquillages de la Guadeloupe.
2. Mais par la suite, l'insistance avec laquelle l'auteur s'attarde sur cet élément intrigue et crée un malaise. Les lambis, sont découverts dans un cimetière.
3. Cette impression négative est renforcée par certains mots. L'adjectif *délétère*, en l'occurrence, dont le côté vieillot retient l'attention.
4. Ne tenant pas compte des signes prémonitoires, de plus en plus précis et nombreux, perceptibles dans les termes négatifs évoquant les

¹ Éditions du Spantole, 12 rue du Fosteau, 6530 Thuin, 1985.

lambis, le héros pose un acte qui l'engage dans un processus dangereux sinon irréversible et pénètre dans un monde régi par d'autres lois. Il emporte chez lui une grande quantité de lambis.

5. Le fantastique peu à peu circonscrit le héros. Les lambis restreignent dangereusement son espace.
6. On passe d'un fantastique possible à un fantastique réel. Les lambis manifestent des signes de vie et répandent un liquide gluant.
7. Envahi par le fantastique, le héros ne parvient plus à se défendre.
8. Immergé dans une force qui le dépasse mais qu'il a provoquée, il meurt. Il est noyé dans le mucus des lambis.

Certains contes, comme celui-ci, ont une trame essentiellement tragique. Roger Foulon imprime sa marque au genre par l'utilisation d'une symbolique bien à lui. L'élément liquide, par exemple, omniprésent dans son univers, exerce ici encore une influence néfaste.

Les Lambis n'ouvrent pas sans raison le recueil. Et les huit points qui ont été dégagés peuvent se retrouver en partie du moins dans d'autres récits. Nous proposerons cette piste aux élèves à qui sera confiée la lecture personnelle du recueil. Par la suite, les résultats de leur travail sera partagé en classe.

Les élèves verront, par exemple aisément, que le deuxième texte, *L'épouvantail*, fait plutôt figure de fable. Le fantastique se réduit au fait que les animaux pensent et parlent, ce qui permet la morale et la chute. Les humains n'entrent pas dans le jeu et une volée de meutrières chevrotines a raison des intrépides corneilles.

Par contre, *Trial*, met d'emblée le lecteur sur une fausse piste. Le narrateur se dit peu intéressé par les sports mécaniques, alors que l'élément fantastique sera précisément une moto qui s'anime (1^e point). Ensuite, il dit que de ces sports mécaniques, étranges et dangereux, le trial est le plus calme, le plus humain. Toutefois, les motos apparaissent comme dangereuses (2^e et 3^e points). Le héros, Evens, s'engage dans un rapport bizarrement agressif et inquiétant, avec sa machine (5^e point). Le jeu des métaphores évoquant la moto laisse deviner que celle-ci est vivante, qu'elle commence à se révolter, qu'elle ne tardera pas à prendre le dessus (6^e point).

Habilement, le narrateur nous remet sur une fausse piste en pacifiant un temps le rapport du pilote avec sa machine. Mais il redevient si tendu qu'il provoque une chute en catastrophe. Evens, proche de la victoire, est tué par sa moto (7^e et 8^e points).

On fera remarquer, par l'analyse ponctuelle de certaines expressions, toute l'importance de l'écriture pour donner le sentiment de fantastique.

Les cloches, situent le fantastique en tant que processus envahissant, à un double niveau. Celui de la maladie du héros, celui de la transe qui le prend à entendre les cloches et à s'échapper de la vie en se fondant au son du carillon lorsqu'il se jette du haut de la tour. Les élèves sensibilisés par le rôle de la métaphore, grâce à l'analyse du conte précédent, apprécieront l'écriture de celui-ci. La personnification des cloches, facilitée par les noms de femmes qu'elles portent, facilite cette suppression des limites entre la matière et l'humain. On indiquera le rôle prémonitoire assigné à la description du décor (2^e et 3^e points). La puissance des cloches pousse le héros à se jeter par les abat-sons.

L'inaccessible suit vraiment bâti le schéma du conte fantastique.

L'élément mystérieux, décrit d'abord de manière apparemment gratuite est une pierre tombale ornée d'une figure féminine (1^e point). Celle-ci, prend dès lors très tôt un aspect dangereux, renforcé par son charme irrésistible (2^e et 3^e points). L'intrusion du fantastique est, dans ce conte, apparemment très nette, vu que d'une part la figure féminine quitte la pierre tombale, le soir, pour apparaître au héros mais reprend sa place, le jour (5^e, 6^e et 7^e points). Mais la fin du récit est ambiguë. Quel être le héros étroit-il? Le fantôme d'une femme de la Renaissance ou une vraie femme, qu'il viole et tue?

Les élèves classeront sans doute d'eux-mêmes *Les Rois mages*, ne fût-ce qu'à cause du titre, dans la catégorie des contes de Noël, relevant du merveilleux chrétien. En l'occurrence, la surprise n'est pas menaçante, mais libératrice. Le conte illustre à merveille un procédé majeur du récit fantastique : la disparition des repères et des frontières entre réel et merveilleux. Ici, la neige joue ce rôle, effaçant toute limite dans la zone frontalière de *La Fagne*, près de Chimay. Elle permet un dérapage (aux sens propre et figuré), dans une campagne immaculée où vient de naître un mystérieux enfant. Ce conte est fantastique seulement si on le veut, si on ne

le prend pas au premier degré, comme un simple accident de roulage, mais si on le lit en se référant à la légende des Mages.

Par contre, avec *Le chêne*, l'élève sera replongé dans le fantastique de la plus pure tradition. Le héros constate qu'un arbre qu'il a peint se met à vivre, à quitter la toile, à grandir, à emplir la maison. On peut retrouver dans ce conte les huit points dégagés du premier. L'originalité réside ici dans le message sous-entendu. L'arbre n'est-il pas un symbole? Ne représente-t-il pas le rêve de tout créateur de susciter la vie même ou une sorte de vengeance de la nature reprenant ses droits et ne se laissant plus domestiquer par l'homme? N'est-il pas touchant de voir un personnage falot, dominé par son épouse, être à l'origine de cet arbre qui perce plafonds et planchers pour réunir ciel et terre?

Le grand feu, lui aussi, développe de manière exemplaire une étape capitale du récit fantastique : le passage. Les personnages quittent le réel, symbolisé par l'hiver, pour pénétrer dans le rêve et le mythe, symbolisé par le printemps. Cette transhumance est facilitée, comme dans nombre de récits de Roger Foulon, par la musique et l'alcool. S'y retrouvent des coutumes ancestrales chargées de sens symbolique. Le passage ne va toutefois pas sans destruction : le feu brûle le passé (en la personne de l'Homme Hiver) pour faire place nette au futur. Aux élèves d'identifier les passages où le texte bascule du folklorique au fantastique. Le personnage déclencheur survient, assez tard d'ailleurs. Il nous fait quitter la fausse piste (la fête dont tous connaissent les usages), pour nous engager dans la bonne, (la fête qui se termine de manière tragique), lorsqu'entre en scène un vagabond d'abord tenu à l'écart, puis progressivement intégré, jusqu'à devenir le centre d'intérêt. Cet étranger, ce Flamand, présente une double particularité. On dirait un arbre, il *est trapu, mi-homme mi-souche*, c'est le double inversé du bonhomme hiver (amas de fagots ayant forme humaine). En outre, il est prestidigitateur, donc en rapport avec le fantastique. Ceci prépare la chute, le fait que le vagabond est brûlé au sein des fagots formant le bonhomme hiver.

Le mur peut servir d'exercice de récapitulation ou de test d'évaluation. Les élèves discernent-ils les phases et les éléments majeurs du récit fantastique? Le héros passe en effet du réel (un mur de brique sans

ouverture) au merveilleux (une plage de rêve face à la mer), de manière progressive, par le biais d'une affiche. Celle-ci, après avoir attiré le regard, exercer une telle emprise que le héros voudra la toucher. Ses doigts, alors, entreront en contact non avec une représentation de sable, mais avec des grains réels, chauds et blonds. Il avancera dans l'espace de l'affiche et pénétrera dans la mer.

Pour qui connaît le bois du Grand Bon Dieu, *le Calvaire* a, dans ses premières lignes, l'allure d'un récit bien réaliste. Toutefois, Roger Foulon suggère le mystère par quelques allusions à tout ce que la nature peut avoir d'étrange surtout en des lieux où ont toujours été vénérés «les pouvoirs occultes des dieux.» De même, il intrigue son lecteur par la connivence qu'il établit entre le calvaire et le héros, un retraité qui, apparemment, ne sort pas de la littérature fantastique. Parallèlement au passage de l'hiver au printemps, est racontée la restauration du petit sanctuaire, accomplie au grand dam du héros. C'est la démystification de cette descente de croix. Mais, un samedi soir, le mystère revient à grand pas, le héros, voyant les statues s'animer, assiste à la descente de croix.

Les mains coupées se rapprocherait plus d'un récit d'expérience spirite. Les mains d'un organiste mort dans un accident de voiture se mettent à jouer, seules, légères et lumineuses comme des oiseaux, un soir de Noël. Outre l'idée, très originale on appréciera la manière dont Roger Foulon évoque la manière dont les mains façonnent la musique.

La bonbonnière rend une existence bien charnelle et vivante à une vieille dame qui vient de mourir et dont on vend les biens aux enchères. Ce qui lui permet non seulement de revivre, mais de redevenir jeune, c'est une bonbonnière particulièrement gracieuse qu'un homme achète, par coup de cœur. Irène de Bré reparaît donc sur terre sous l'apparence d'une auto-stoppeuse qui emmène le héros dans un aventure trop vite interrompue mais dont il reste une trace. Quand il remonte dans sa voiture, la bonbonnière n'est plus dans le vide-poche où elle avait été placée.

Prolongements

Il est possible de faire lire d'autres récits brefs de Roger Foulon, tels que, par exemple, les *Contes pour Noël*⁽²⁾, et d'y déceler des traces de fantastique plus ou moins marquées. Mais tous les romans surtout les premiers, *L'Espérance abolie*, *Un été dans la Fagne*, pour ne citer que ceux-là, ne comportent-ils pas des éléments fantastiques? On peut pousser la réflexion plus loin et soulever les rapports de l'écriture poétique avec un monde à la fois présent et absent dans la réalité quotidienne. Toute fiction n'a-t-elle pas un aspect merveilleux? Chaque fois que nous ouvrons un roman ou un recueil de conte n'entrons nous pas dans un univers qui n'est pas le nôtre, même s'il lui ressemble? N'est-ce pas pour rejoindre cet ailleurs que nous lisons?

² Éditions Memor, *Transparences*, 2000

Synthèse

Chez Foulon, comme chez les plus grands, l'écriture est une parade brillante opposée à la mort, une manière d'être jeune à tout âge, un long apprivoisement de la beauté. Elle chante la nature, la femme, l'enfant et leur mystère...

La parade a d'ailleurs des allures de défi et de pari, quand on sait que certains recueils, tel *Poème d'avant-mort*, retrace au jour le jour les phases pathétiques d'une embolie. On songe au toréador qui, devant l'animal qui le menace, accomplit avec élégance, noblesse, courage, panache, sa danse étincelante. Mais il serait injuste de ne voir dans ces poèmes qu'une sorte de brillante bravade. En réalité, ils prouvent, témoignage bouleversant, que Roger Foulon reste artiste, poète, joaillier de mots jusqu'aux portes de la mort. Son esprit, même au seuil de l'inconscience, dans l'ambulance ou à l'hôpital, ne cesse de jouer avec les mots, les rythmes et les phonèmes, situations pour traduire, êtres, objets, vécu, saisis aux marges de l'indicible. Ainsi donc la très prosaïque et combien stressante scintigraphie, sorte de radiographie des artères dans lesquelles on a injecté un produit radioactif, devient prétexte à rêver « de pierreries,

D'étoiles dans le ciel, de lumières lointaines. »

...

*Un œil me regardait. Et que découvrait-il
Sous les os et la peau? Quels diamants scrutait-il,
Opale, aigue-marine, émeraude ou saphir,
Ou simplement caillots que la scintigraphie
Révélaient en intrus dans mes machineries?
Ce cyclope jouait aux dés ma survivance.*

Mais, ce serait trahir Roger Foulon que de ne pas le mentionner, au-delà de la performance poétique et du courage humain, on sent aussi la foi. Sensible jusqu'à la sensualité à tout ce qui touche son corps et le

manteau cosmique dont il est vêtu, Roger Foulon est réceptif également à tout ce que les signes du réel suggèrent et il fait confiance à un Être supérieur dont l'existence est présence et action mystérieuses : «Celui qui est veillait sur moi. Je le priais...».

Chaque œuvre est une borne posée sur une ligne de crête, une invitation à gravir avec l'auteur les rues d'une ville intérieure, bâtie à flanc de coteau, entre des jardins en terrasses et des maisons qui se serrent les coudes à l'abri de pans de remparts.

Chaque œuvre à une pureté d'*Aube*. Et il n'est pas étonnant que ce poète lumineux qui écrit de préférence dans les toutes premières heures du jour, ait choisi cette appellation fraîche et matinale pour un de ses récents recueils. C'est que la poésie, semble chez lui reçue, comme une clarté qui dissipe et qui éclaire à la fois les songes de la nuit. L'écriture exprime, élucide, fait affleurer ce que l'inconscient et ses potentialités créatrices agite au sein des nuits. Si l'on peut trouver en Roger Foulon la présence de Dyonisos et celle d'Orphée, il est possible également d'imaginer que ces deux dieux qui président chacun à leur manière à l'activité poétique, se passent le relais en même temps que la nuit laisse la place au jour. C'est le moment où l'écrivain prend sa plume et la plonge dans l'encre, où s'écartent les rideaux noirs, où la lumière envahit la page. On s'en rend compte déjà dans le fait que les audaces des images poétiques, par exemple quand elles sont empruntées à la modernité, sont modulées par une prosodie régulière. Orphée impose le rythme de sa lyre aux chants de Dyonisos.

La pierre de Thuin, les reflets de la Sambre, les marécages de la Fagne, les fêtes violentes et colorées des «marches» de la Saint-Roch les rosaces dévastées de l'Abbaye d'Aulne sont indissociables de l'âme et des plaisirs de Foulon. Elles sont donc au cœur de son œuvre.

Mais par-delà ces silhouettes typiques et ces décors campagnards, au fond de l'ombre verte des sous-bois, au sommet des plateaux écrasés de lumière, l'écrivain découvre l'essentiel : la difficulté d'être et d'aimer, la lutte incessante et toujours vaine contre les éléments et le destin.

Si l'on tient Roger Foulon pour seulement régionaliste, il faut que le dieu Pan et la moitié du Parnasse campent sur la butte de Thuin pendant que Jéhovah y dicte sa loi à Moïse. Il faut (ce qui est plus facile) que la France ne soit pas loin. Roger Foulon, c'est bien l'enracinement, mais si profond qu'il atteint l'universel.

Ses derniers romans et ses contes fantastiques marquent l'aboutissement d'une évolution allant de la poésie au récit en passant par l'essai. Ses vers cadencés et suggestifs révèlent un souci constant du beau qui pourtant n'altère jamais la sincérité du lyrisme. S'il décrit les sites et les monuments de sa région, s'il en évoque le passé dans un jeu scénique ou par la réécriture d'une légende, s'il parle d'un de ses confrères, s'il fait surgir à nos yeux un univers à la mesure de son imagination, il manie toujours une langue riche dans son vocabulaire et ses images, souple dans le mouvement de sa syntaxe, délectable à l'oreille, fête pour le sixième sens. Dans la parure des mots, on devine une information précise et une parfaite connaissance du français.

Roger Foulon a l'œil du braconnier, mais aussi le réflexe du maître d'école toujours prêt à tendre la main vers le dictionnaire ou la grammaire. Tout lui est signe, d'où le réalisme de ses romans mais aussi la part qu'ils réservent aux fantasmes.

Depuis *L'espérance abolie*, le narrateur s'est affirmé. Ses intrigues sont plus habilement nouées. Son goût de la narration, son besoin de créer des êtres et des lieux en font un conteur et un nouvelliste fécond. Mais la description reste nimbée de poésie et le saut dans le fantastique très fréquent.

L'homme tient les promesses de l'écrivain. Le jardinier minutieux est aussi un lecteur vorace (un livre par jour). Le confrère et l'ami a la poignée de main chaleureuse, la parole claire et sonore, l'exactitude des rois aux rendez-vous, l'efficacité des terriens, et la liberté des Enfants de Dieu, car on ne le manipule pas !

Roger Foulon, c'est une alliance nombreuse et souriante au *temps des sorbes*.

À voir Roger Foulon poursuivre son chemin, une sorte de chemin de halage, en bord de Sambre, en un lieu poétique où tout se dédouble :

réalités, reflets, inspiration, œuvres... On observe une grande fidélité dans la progression.

Les grands thèmes demeurent, mais ils trouvent une expression plus vive et plus profonde. L'automne allume ses feux : octobre et ses vendanges sensuelles, novembre et ses arbres sanglants. Mélancolies de brume ou passions terriennes, âmes d'une poésie où la pensée de la mort aiguise le goût de la vie et rend l'écriture plus dense et plus vibrante.

Tels sont les «Prodiges» de la saison des fruits.

L'écrivain reste toujours aussi fraternel. Il noue avec d'autres artistes, tels les peintres, les dessinateurs, les graveurs, des liens où les complicités humaines et les affinités esthétiques se mêlent, il crée ainsi avec eux des œuvres superbes où la qualité du matériau est à la mesure de la richesse de l'inspiration. Il couche sur des papiers vergés ou bouffants des poèmes d'une typographie artisanale impeccable accompagnés de gravures de maîtres. L'évocation d'une Chine où, précisément, l'acte d'écrire et de peindre se confondent en un même graphisme séculaire, donne lieu à une œuvre superbe qui montre que le poète peut se laisser imprégner d'une autre culture sans perdre son originalité, celle de ses rythmes et de sa palette métaphorique.

Mais il reste également proche de ceux qui font vraiment le pays qu'il aime, ces hommes de la terre aux fortes passions et dont les destinées se confondent avec celles des villages et des champs. Doué de parole, il entend les exprimer et les défendre. C'est la signification d'essais qui dans une belle langue et avec une érudition sans défauts emmènent le lecteur en Thudinie ou de romans, tels *Les tridents de la Colère*, qui sensibilisent le public au malaise des cultivateurs.

Au-delà des faits, ces gens que Roger Foulon connaît, comprend et aime, vivent dans leur imaginaire et leurs fantasmes au rythme des contes et des légendes qui sont nés avec eux entre la Sambre et la Meuse. À cette longue et riche tradition de savoureuses «histoires» qui bercent les enfants et animent les veillées, Roger Foulon mêle ses romans et ses récits, dont il est bien difficile de dire quelle est la part du réel et celle de la fiction et qui, par leur simple grandeur, s'apparentent aux mythes.

Les deux derniers romans marquent une évolution perceptible par rapport aux précédents. Si l'auteur reste sensible aux forces brutales bouleversant le destin des hommes et les surprenant au milieu de la fête, lorsque la violence, l'ivresse et l'amour leur font perdre leur prudence de terriens, il montre, dans *Naissance du Monde* et dans *Les Tridents de la Colère*, que l'issue n'est pas nécessairement tragique. La logique de la vie est de continuer, de manière têtue... et les hommes, s'ils s'opposent souvent, peuvent s'unir. Certes, au bout du chemin, on ne retrouve pas l'Eden. Toutefois, on reconstruit un domaine qui intègre la mort comme la vie, où la souffrance apporte une sagesse utile, où les cicatrices sont signes d'espérance.

Tel est le thème du dernier ouvrage paru : *Les Tridents de la colère*. Cette œuvre, compacte, dont le récit ne comporte aucun temps mort, évoque les années essentielles de la vie de Guéry.

Petit cultivateur qui loue parfois ses services à un riche éleveur de chevaux, il laboure la terre que lui ont léguée ses ancêtres avec Fanny, une jument qu'il a sauvée de l'abattoir. Mais la bête vieillit et, malgré l'amitié qui la lie à Clarisse, sa femme, Guéry sacrifie la bête pour acheter un tracteur. Il bascule ainsi dans un univers technique, sans âme, celui du rendement, des chiffres et de l'efficacité.

Clarisse, déprimée, se jette dans le puits. Son mari survit difficilement. Sa blessure intérieure ne se guérit pas alors qu'il se mêle à la lutte des agriculteurs qui brandissent les tridents de la colère... Un soir d'orage, il se laisse laver de toute sa détresse dans un bois, mais, quand il veut rentrer chez lui, il se brise la cheville.

Au cours de sa longue convalescence, ses amis entretiennent sa ferme, l'entourent, lui donnent de nouvelles raisons de vivre. Quand il se réinstalle chez lui, ils organisent une grande fête, semblable à celle évoquée aux premières pages du roman et qui célébrait la moisson. Pour le sortir de ses dettes, on a revendu le tracteur et on lui a racheté une jument. Resté seul, il l'enfourche et va avec elle sur la tombe de la Clarisse. Une autre vie commence qui nie la frontière qui la sépare d'avec la mort.

Donat, le personnage emblématique, des *Feux du ciel* est un homme, mais son existence est marquée par l'emprise de sa mère, femme forte, capable de faire mijoter plusieurs casseroles sur un même feu. Même si sa famille est restreinte et son univers circonscrit à la Thudinie, son destin est lié au cosmos, des étoiles aux brebis, en passant par l'herbe et les arbres. Par ailleurs, et c'est un élément à souligner dans l'évolution de son écriture romanesque, Roger Foulon, ici comme dans *L'Homme à la tête étoilée*, *Un Enfant de la forêt* et plus encore *Les Tridents de la colère*, précise davantage le décor historique et économique.

La narration est chronologique. Toutefois, quelques pathétiques rappels du passé, du temps où la mère et le père vivaient encore, servent le propos de ce roman de deuil inaccompli. Mais de manière générale, Roger Foulon retraçant une vie en un volume, donne à son roman une ligne narrative claire et nette. Qui le connaît personnellement, retrouve sa voix forte de conteur, verbe haut, parole solide, phrase ferme et charnue, rythme vigoureux. Plutôt que d'expliquer, sur base d'une documentation étoffée, il pratique la métonymie, détaillant un élément choisi pour sa valeur de signe. Il montre, raconte ce qu'il a toujours connu, ce qu'il n'a cessé d'aimer. Il le fait avec verve, dans une langue souple qui, comme on dirait à la campagne, fait «des chapelles», s'attarde tantôt dans les jardins de la poésie, tantôt passe un bon moment au cabaret de la familiarité. La langue de Roger Foulon, c'est aussi bien la petite goutte aux saveurs savamment distillées du côté de Biercée que la bonne bière qui dégringole dans le gosier après une marche d'Entre Sambre-et-Meuse...

Les premières pages introduisent une fois encore dans l'Eden, dans la douceur de la terre avant que flambent les feux du ciel. Si l'on ignorait qu'enfant, il a connu la ferme de ses grands-parents, le poil chaud et lisse des animaux, le vert du potager et celui du verger, on imaginerait qu'il retrouve, devant la page blanche, le plaisir des enfants qui jouent avec ces petites fermes en bois ou en carton autour desquelles ils disposent des animaux de plâtre peint, plaisir de croire qu'on anime à son gré tout un univers, dans la béatitude d'une cuisine maternelle, un jour de vacances et un après-midi de congé.

Qu'est-ce donc, peut-être, que la quête littéraire, sinon de recréer avec une feuille blanche et une plume, un lieu de plaisir primitif, exprimant ainsi le sentiment d'en avoir été exilé du paradis! Or, ce paradis, existe quelque part, en Thudinie, là où un beffroi «pointe sa flèche par-dessus un escalier de murailles et de jardins» (*Les Feux du ciel*, p. 18). Entre ville et rivière, dans une solitude qu'évoque le nom du bois proche : Luiseul. Donat y vit l'innocence que confère l'état de fils flanqué d'une mère toute puissante. Quoi de plus pastoral, en outre, qu'un troupeau de moutons au printemps, avec des bêlements affectueux et une chaleur laineuse qui vous envahit et, de temps à autre, la contemplation des étoiles, celles qui s'inscrivent dans le ciel, en points de feu, comme des signes et une invitation au rêve; celles qui brillent sur l'étiquette des bouteilles d'une bière locale, brassée à Chimay, pour offrir d'autres évasions.

Donat travaille à la sucrerie. C'est déjà une infidélité. L'industrie rompt le rapport naturel des règnes végétal, animal et humain qui marquait l'âge d'or de l'autarcie, quand les moyens de subsistance fixent sagement la limite des appétits et des désirs. L'industrialisation déracine les hommes. Elle oblige, en l'occurrence, des ouvriers flamands à travailler en Thudinie et à vivre, durant la semaine, dans des mesures. La différenciation des tâches crée entre les hommes des disparités de rémunérations, des castes et des classes. Rousseau l'a dit et Roger Foulon le pense aussi.

Survient l'élément déclencheur, ce qui déclenche la lente mais inéluctable descente aux enfers : Le décès de la mère protectrice. Celle-ci est à sa manière «la promesse qui n'est pas tenue». Elle n'est pas, comme Dieu, une éternelle providence. Donat ne se remet pas de sa disparition. Il n'a d'ailleurs jamais fait le deuil de la disparition de son père. Il ne peut admettre que : «*Sous une faible épaisseur de terre, elle (sa mère) est là, dans une caisse en bois blanc. Il gratterait la couche, il ouvrirait le cercueil, il la retrouverait étendue dans sa plus belle robe de laine qu'elle revêtait aux grandes fêtes. Il lui parle : «Maman, depuis que vous êtes ici, nous avons plus que le malheur. Le malheur est tombé sur nous, maman!»* Roger Foulon atteint ici et suggère à merveille la zone archaïque de l'individu. L'angoisse

du deuil inaccompli suscite des émotions profondes, des fantasmes puissants, des souvenirs confus, des impressions ambiguës. Il faut l'art du poète pour traduire ce qui s'agite dans le tréfonds de l'individu avant même qu'émergent les mots. Il s'agit, par des images, des associations, des substituts langagiers, de suggérant ce que la conscience claire refuse et tait, mais que l'inconscient cherche à faire sentir sous des formes symboliques et parallèles. Comment expliquer, sinon, des scènes symétriques qui se correspondent significativement : celles où Donat dort parmi ses brebis maternelles, celle où il boit le lait d'une d'entre elle, à même le pis. *Il conserve en bouche la saveur du lait qu'il vient de boire, à même le pis de la brebis. Un goût à la fois aigre et sucré avec, sous la langue, un souvenir de fraise mûre*, celle où il veut lui-même tuer sa bête préférée ?

Le décès de la mère crée un manque. Donat tente de le combler à sa manière : consolation au bistrot, grâce à la bière forte et à la patronne qui confond les rôles de mère et de maquerelle ; fantasmes inspirés par les pin-up découpées dans les magazines ; rencontre de Germaine.

La bière qui, jusqu'ici, favorisait l'euphorie et la fusion panique avec la nature, devient un élément ambigu, auquel se lient les femmes que fréquente Donat lorsqu'il boit. Nous restons dans ce que Freud appelle le stade «oral». Le héros passe de la mère nourricière à la femme qui enivre, glissement opéré par le biais de Mathilde, patronne d'un café ironiquement appelé «La halte des Bienheureux». C'est elle qui présente Germaine, une femme venue on ne sait d'où, qui entraîne Donat, un jour de ducasse, dans une soulerie et une danse fatale. Même si Roger Foulon n'explicite pas ses références, on sent les solides connaissances qu'il a acquises dans ses cours de psychopédagogie. Ses romans regorgent de personnages qu'on pourrait ranger parmi les caractériels sinon les psychotiques.

La rencontre de Germaine concorde avec trois événements capitaux.

Donat se sépare de ses moutons, il apprend que la sucrerie va cesser ses activités, il participe à la marche napoléonienne du 15 août.

De manière curieuse, mais symptomatique, il ne se borne pas à vendre son troupeau. Il tue lui-même la grande brebis qu'il aimait particulièrement et qui est comme une image de mère. Par ce sacrifice

aux accents bibliques, Donat s'égaré. Il commet une irrémédiable infidélité meurtrière. Il renie sa condition de berger.

Après avoir bu pas mal et évoqué les problèmes de la sucrerie, il apprend que Mathilde, la tenancière du café, lui a trouvé une compagne.

Ainsi s'associent les facteurs de la déchéance de Donat. Le premier, interne, procède du vécu du héros. Le second, externe, relève de la conjoncture économique. Privé de mère, Donat cherche une compagne. Il se laisse berné par elle. Ce qu'il attend, elle ne lui donnera pas. Ce qu'elle espère de lui, elle le prendra. Dans l'euphorie de la Saint-Roch, gros poisson naïf noyé dans la bière, il se fait ferrer par Germaine. Celle-ci, après avoir habilement manœuvré, après avoir allumé le désir sans le satisfaire, s'installe chez Donat et l'engage dans un processus de préférences criminelles. Chaque fois, il sacrifie non seulement son patrimoine, mais ce qui le rattachait à une vie ancestrale, ce qui faisait son identité et son bonheur, pour satisfaire un besoin lié à la mode, par un objet éphémère et coûteux. Chaque fois il sacrifie davantage à la modernité. Il renonce à la contemplation des étoiles, à laquelle son instituteur l'a initié. Il achète le poste de télévision que choisit Germaine.

Il transforme l'étable en salle de bain et fait installer le téléphone. Pendant ce temps-là, la situation s'aggrave à la sucrerie et Donat n'écoute plus les conseils de ses amis. Son malaise est toutefois perceptible dans ses soliloques au cimetière, il y dialogue avec sa mère morte, comme avec sa conscience. Ainsi, contre Germaine, se liguent tous ceux qui, vivants ou morts aiment Donat.

Le drame prend une dimension plus large à partir de la deuxième partie. Donat vend son clos pour acheter une voiture. A cette trahison, correspond celle du hobereau du coin, Beaulieu de la Roche de Vignecourt qui cède sa sucrerie à des industriels flamands. On brandit les tridents, on entonne *l'Internationale*, on s'arrange pour que le grand niais de Donat, au cours d'un affrontement avec la gendarmerie sur fond sanglant de coucher de soleil, lance un cocktail Molotov sur la maison du directeur de la sucrerie. Le feu de la terre est allumé avant que ne s'embrasent les feux du ciel. Donat se retrouve en prison. C'est la découverte ébahie du milieu carcéral, auquel Donat, «enfant de la forêt», est aussi étranger que Meursault, le héros de Camus; c'est la honte, prévue par l'instituteur qui a souvent dit, excédé :

«Vous finirez en prison, Donat!». C'est enfin la solitude car Germaine est filée sur la côte d'Azur, plumer d'autres niais. Rentré au pays, après avoir purgé sa peine, Donat doit se contenter des quatre murs où on logeait, jadis, les ouvriers flamands.

La troisième partie donne au roman une dimension religieuse et poétique, les derniers moments de la vie de Donat se détachent sur une fresque aux couleurs apocalyptiques. Les feux du ciel jettent sur le héros des lueurs éblouissantes et tragiques. Tandis qu'il vivote grâce à la bienveillance intéressée de quelques villageois, Donat se lie à des témoins de Jehova rencontrés au café de Mathilde. C'est en vagabond mystique, en fou portant la barbe de Jésus-Christ, qu'il finit sa trajectoire, foudroyé lors d'un orage, sur la butte de Crupont, parmi des moutons. La boucle se ferme mais sans enfermer le héros. L'éclair ne le cloue pas au sol. Il l'arrache à la terre, pour le fondre à jamais aux feux du ciel.

La rivière et l'écluse

Depuis 1992, date à laquelle le *Dossier L* consacré à Roger Foulon a été mis à jour pour sa réédition, un événement majeur est survenu. Malade, l'auteur a été confronté aux questions les plus graves. Il ne s'agissait plus, en poète bien portant, d'envisager, par le biais d'une sensibilité particulièrement intuitive, ce que peut être la mort et ce qui, sans doute, la suit. Il ne s'agissait plus, en romancier, de projeter une imagination vive et chaleureuse dans la destinée de personnages inévitablement confrontés à la finitude.

Non, cette fois, l'homme, dans son propre corps, observait avec une lucide angoisse un processus qui pouvait le mener à la mort. Mais un jour, la jubilation de l'espérance a repris. La chair s'accordait de nouveau à la prodigieuse vitalité de la nature.

Cette expérience a approfondi la thématique de l'œuvre et elle a donné à l'écriture, celle de *Résurgence* surtout, la force simple de la nécessité. Mais le recueil aurait-il pu naître, sans avoir été préparé par les poèmes de *Croix* par exemple, superbement illustrés par Gustave Marchoul?

À lire *Résurgence*, textes d'une sincérité immédiate, on sent que l'essentiel se dit parce qu'il s'est vécu et qu'une telle force de parole a surgi au moment crucial parce qu'elle avait été sollicitée précédemment par l'imaginaire. Ainsi, *Résurgence* est une œuvre de fidélité. Y affleure, en pleine clarté, une veine ancienne, fondamentale, qui nourrissait *Rites pour conjurer la mort* : rites qui, évidemment, célébraient la poésie, dans sa dimension la plus subtile, l'émotion devenant écriture et dans sa dimension la plus matérielle, le contact sensuel avec la bien nommée presse *Victoria Merkur*, elle qui prolonge et multiplie ce qui se conçoit dans l'espace discret de la page.

La méditation sur la mort est l'envers ténébreux et nécessaire d'une poésie de la vie dont les pages lumineuses forment *Paroles pour une Naissance*, en 1979, ou *Quinze haïkaïs pour saluer Julia* en 1993. Dans *Résurgence*, plus qu'ailleurs, l'écriture est «transsubstantiation.»

Ce que l'homme, à la fois, a d'intime et de fort, de communicatif et silencieux, de lucide et d'opiniâtre, s'exprime dans des vers pathétiquement beaux. Là réside déjà le prodige, sinon le miracle, qui annonce la guérison. Le poète, du fond de la douleur, pousse un cri qui demeure chant, puis devient cantique. Il a redécouvert le salut par l'écriture au moment même où des mots terribles lui annonçaient le mal dont il était atteint. L'art ne peut, dès lors, qu'être à la hauteur de l'épreuve, car celle-ci est passion, dans tous les sens du terme, immense douleur, crucifixion, passage, pâques, résurrection enfin. On est particulièrement ému par les poèmes où l'espoir renaît, où se retrouve l'autonomie physique dans le paradis minuscule d'un jardin. Le pari sur l'espoir a été gagné. Le poète n'a pas voulu se laisser briser.

Foulon rejoint ici la tradition du psalmiste, celle de David ou de Job. Impossible de tricher quand on en vient à douter du corps, ce fidèle compagnon qui a permis tant de voyages ; capté parfums, couleurs, formes et saveurs ; noué tant de liens et donné à l'amour sa tendresse charnelle... cet arbre fait des éléments premiers : sève aqueuse, ossature noueuse, un feu qui s'embrase quand l'air agite le feuillage.

La forte beauté du recueil ne provient pas de son seul lyrisme, si profond soit-il. Roger Foulon prête sa voix à tous ceux que, brutalement, frappe la dague du mal :

voyageurs perdus

Cherchant la route à travers les épreuves

Car la maladie, est un étrange et douloureux voyage, une pérégrination nocturne, tâtonnante, au long de routes désertes, par des rues bordées de portes qui se ferment, avec quelques compagnons restés fidèles mais qui ne peuvent tout comprendre et qu'il faudra laisser à l'étape...

Ce recueil reprend la thématique présente dans les poèmes comme dans les romans antérieurs, monnayant un panthéisme plein de sensualité où le Dieu de la croix est aussi celui d'Antée qui reprend force dès qu'il touche la Terre mère... La croix, arbre sacré, traversé de sève divine, marque de ses bras l'envergure de l'immanence et par sa verticalité relie ciel et terre, matière et esprit.

Alors que des images claires, tirées de la nature, spécialement des végétaux ou des oiseaux, évoquent le bonheur et la vie (elle-même symbolisée par l'eau courante) surtout lorsqu'ils sont intégrés dans l'harmonie d'un jardin ou la splendeur d'un château, les outils métalliques, les armes, les instruments médicaux, symbolisent la mort, la souffrance, l'absurdité qui déränge l'ordre naturel et plonge tout dans une obscurité effrayante, marécageuse, bourbeuse, pleine de chauves-souris. Parmi celles et ceux qui cheminent avec le poète blessé, l'épouse est «la fidèle, cet amour qui garde sa fraîcheur de fleurs, cet éternel jardin de Giverny, celle qui, malgré les ans, retrouve les plus simples gestes porteurs de sens».

* * *

Une fois rétabli, Roger Foulon réorganise son emploi du temps. Il se libère de fonctions importantes qu'il a remplies dans la vie littéraire du pays, notamment la présidence de l'Association des Écrivains belges.

Cette décision suscite une foule d'hommages qui ne se bornent pas à des éloges officiels, mais donnent lieu à des témoignages et des travaux critiques de qualité. Voilà qui permet d'envisager l'auteur et son œuvre d'une manière plus large. Par ailleurs, plusieurs œuvres sortent de presse : en particulier un roman, *L'homme à la tête étoilée*.

Les *Mélanges* destinés à remercier Roger Foulon de sa longue présidence à la tête de l'*Association des Écrivains belges*, sont plus qu'un ouvrage sympathique où des amis, avec talent, disent ce que chacun sait.

Sans doute, ceux qui ont contribué au volume, écrivains pourtant très différents, s'accordent sur la valeur de l'homme et de l'artiste, sur sa rigueur, son intelligence, sa droiture, sa générosité, son humour, son énergie. Ils remarquent aussi que Roger Foulon allie des dons rarement associés ce qui explique la richesse de son œuvre : finesse pénétrante de l'analyse mais puissance de l'expression; sens de l'intrigue, de la construction, de l'ensemble, mais goût du détail ciselé; égale réussite dans les genres intimes, sinon intimistes et dans ceux qui nécessitent d'éclatants morceaux de bravoure et quelques accents épiques; imagination laissée la bride sur le cou, jeux verbaux confinant aux pratiques surréalistes, intelligence des approches du nouveau roman, allant de pair avec le goût du concret, de l'observation aiguë, du mot précis, ce qui n'exclut pas une vision constamment poétique des êtres, des événements et de «choses» merveilleusement dénombrées.

Livre de référence, ces *Mélanges* proposent aussi une anthologie très pertinente, quelques reproductions de gravures ou bois qui ont illustré l'œuvre, des notes bibliographiques établie par Dominique Unger avec l'aide de Jean-Marie Horemans et un florilège critique des plus intéressants.

* * *

Volières et *Légendes* renouent avec une poésie qui parle d'elle-même, du mystérieux processus par lequel le réel, avec ses signes et ses germes, pénètre dans l'âme du poète qui l'accueille au plus intime de ses fibres. De manière physique d'abord, ouvrant largement ses cinq sens, l'auteur se laisse envahir par tout cela qui vient à lui et fait vibrer sa rare qualité d'«attention poétique».

Ensuite, affleurent les mots, surgis de profondeurs remuées par l'inspiration, comme des cailloux par la bêche. Vocables qui d'abord animent les lèvres pour y trouver consistance sonore, puis ouvrent le bec de la plume pour devenir chant d'oiseau, musique bleue sur le papier.

Impossible de croire que la poésie de *Légendes* se réduise à un jeu de mots, un jeu avec les mots, même si le poète, dans son titre, emploie un terme dans une acception toute personnelle puisque le recueil mêle sagesse, beauté, mystère de manière très originale.

Quatre thèmes sont développés de manière musicale, avec des variations qui prouvent à la fois fidélité et liberté. Evoquant la naissance de ses poèmes, l'amour de sa compagne, la beauté pleine d'enseignement des arbres et le merveilleux qui nimbe les récits que les adultes confient aux enfants pour les rendre poètes, Roger Foulon poursuit son inlassable quête d'une vie de plus en plus profonde. Toutefois, il renouvelle sans cesse sa manière de nous la conter. Le frisson dans le saule, le sourire sur le visage aimé, le murmure de la source d'enfance sont chaque jour différents.

L'écriture se fait pure, cristalline dans sa transparence et sa musique. La conscience du temps qui fuit incite l'auteur à jouir de la beauté de la vie avec toujours plus d'amour et à l'exprimer avec de plus en plus de simplicité :

*Mon écriture fait pousser les arbres
Sur la neige et le vide du papier.*

Cette poésie de vie et de terre, qui n'exclut ni douleur, ni folie, est religieuse, au sens primitif du terme : elle lie ce qui se vit et se dit, l'ici-bas et l'au-delà, les mortels et les morts.

Le conte, que Roger Foulon pratique depuis longtemps, avec une heureuse abondance, est à la charnière du roman et de la poésie : d'une part, en raison de ses dimensions moyennes, d'autre part et surtout parce qu'il se situe dans un univers frontalier, celui qui fuit les contraintes du réel pour mener au merveilleux. On retrouve donc dans le conte deux aspects, l'un plutôt réaliste, enraciné, l'autre plutôt imaginaire, libéré, qui correspondent à deux versants du talent de Roger Foulon, celui de l'observateur curieux dont le vocabulaire est précis, voire technique, notamment quand il évoque la batellerie, celui du poète transfigurant les mots de la tribu pour évoquer un monde différent.

Le conte a de la sorte un caractère alchimique ou si l'on préfère recourir au vocabulaire religieux, ce qui semble préférable dans le cadre de cette analyse, un caractère miraculeux. Il n'est donc pas surprenant si, la fête de Noël, célébrant pour le chrétien l'avènement du divin dans l'humain, soit à l'origine de nombreux contes. Roger Foulon aurait pu s'inscrire dans cette

tradition et raconter une suite de miracles attribués à Dieu ou à ses saints. Il a préféré que la venue du merveilleux soit dans la plupart de ses récits, une sorte d'approfondissement, de dépassement du naturel. Il ne s'agit pas de «dénaturer» l'humain, mais d'en révéler toute la richesse. Dans le premier ou le deuxième conte, comme dans l'avant-dernier, l'enfant qui naît est bien humain et si les circonstances de l'accouchement sont exceptionnelles elles ne sont pas surnaturelles. Par contre, les comportements des personnages concernés ont une telle qualité humaine qu'on les croirait touchés par la grâce.

Le mystère de l'incarnation, dans la logique des contes de Roger Foulon, n'est autre que celui d'une humanité qui se sauve en redevenant vraiment humaine, en vivant la solidarité, en protégeant la faiblesse, en préférant la beauté fragile, celle de l'instant, celle de l'enfant, en pariant sur la lumière alors qu'on est en pleine nuit d'hiver.

Ces contes montrent aussi que le poète, comme le romancier d'ailleurs, ne peut exercer son art que s'il garde un cœur d'enfant, capable de s'émerveiller de ce qui est, mais aussi de croire que ce qui n'est pas, sinon sous forme de rêves, peut advenir, par le miracle de l'écriture. Toute cette problématique du réel et de l'imaginaire est évoquée avec simplicité dans «nativité anonyme» où une crèche jadis longuement contemplée sur une page du dictionnaire quitte son univers de papier, à deux dimensions, pour entrer dans la réalité, en volume.

Signalons encore deux aspects du talent de Roger Foulon, conteur. L'emploi qu'il fait de mots magiques, riches en connotations, suscitant le rêve et l'émotion, l'art de la chute, si importante dans les genres courts.

* * *

La parution de l'*Homme à la tête étoilée*, en 1995, marque l'aboutissement d'une longue évolution. En effet, le thème de l'œuvre apparaît dès le premier roman de Roger Foulon, *L'Espérance abolie* : de dédoublement de personnalité et la capacité de préférer ses fantasmes au réel. Cette dernière, commune à beaucoup de personnages s'active au sein de circonstances tragiques et sous l'effet de l'alcool; elle n'est pas

étrangère à la démarche du romancier qui, en gardant certes toute sa lucidité, en vient à traiter ses héros comme des êtres réels et leur donne un corps, une âme, un nom, des aventures, un cadre de vie...

Roger Foulon a porté durant plusieurs années ce roman qui lui tenait particulièrement à cœur parce que son héros, Libérat, a résidé à Thuin où il fut une légende vivante.

Jamais, précédemment, l'évolution vers la folie n'a été retracée avec autant de cohérence et de précision clinique. Au début elle s'apparente aux absences d'un enfant rêveur et distrait, puis elle se développe dans une dramatique connivence entre les circonstances extérieures et les éléments du tempérament, enfin, elle culmine dans son accomplissement suicidaire et tragique.

On voit à la fois la part énorme de l'imaginaire et celle, non moindre, du réalisme dans ce livre. Celle-ci, renforcée par le fait que les scènes, particulièrement dures de la bataille de l'Yser sont inspirées des récits qu'en faisait de père du romancier.

Le roman se déroule en trois mouvements, comme une sonate pathétique. Le premier, pastoral, conte l'enfance de Libérat à la ferme de Floribert où se cultivent les simples. On retrouve le monde de *Vipères*, mais dans des tonalités sereines, peint avec des teintes si ensoleillées qu'elles en deviennent vibrantes et floues, comme sur des toiles impressionnistes.

Très tôt, Libérat s'isole et, couché dans l'herbe ou face à un mur (voir extraits cités ci-dessus), il rêve, imagine un monde immense qu'il explore. Il a aussi de petites manies sadiques et morbides dont font les frais les hannetons et dont on le culpabilise. Il lui arriverait bien d'être puni... Or, voici qu'il attrape une méningite. Cela accentue son déséquilibre mental qui va se doubler de tendances mystiques, pendant son séjour au pensionnat.

C'est donc un Libérat fuyant les femmes, vivant dans un monde à lui qui découvre la guerre : deuxième mouvement de la sonate, aux allures de marche militaire, ponctué de coups de canon. Le texte, assorti de citations bibliques, devient épique. On entre dans l'Apocalypse. Se succèdent des tableaux expressionnistes où se mélangent la fange et le sang que le gel fige parfois et que la canonnade zèbre d'éclairs tragiques. Devenu

capitaine, entouré de patrouilleurs intrépides, Libérat se croit invincible, jusqu'au jour où, frappé par un éclat d'obus, il devient l'homme à la tête étoilée. Nouveau coma, nouveaux délires.

Le troisième mouvement redevient un temps pastoral. Pensionné comme invalide de guerre, Libérat est soigné par une ancienne infirmière qu'il a épousée. Quand il commande à des moutons comme s'ils étaient à la manœuvre, invente de rocamboliques parachutes reliant le ciel et la terre, entame un voyage en Inde où il prétend prendre possession du royaume qui lui est dévolu, on comprend qu'il est en pleine démence. L'aventure tourne court. Libérat est ramené au pays où la guerre le retrouve pour clore son destin.

Avec *Un enfant de la forêt*, Roger Foulon semble s'être fait vraiment plaisir, donnant libre cours à sa passion de raconter l'aventure, renouant avec la tradition des romans de cape et d'épée, mêlant chevauchées et grands sentiments, passion de la liberté et défense des opprimés. Son héros, La Redoute, est une sorte de Robin-des-Bois thudinien, à moins qu'il ne soit frère ou cousin de Cartouche. Il a l'occasion rêvée, de régler quelques comptes avec ceux qui ont des préférences coupables pour le pouvoir et la richesse, mais aussi d'évoquer la vie d'un homme au sein de la nature, à laquelle il est attaché par un lien sauvage et amoureux.

* * *

On le devine, la période qui suit 1992 a également favorisé à un enracinement encore plus profond dans le terroir Thudinien.

Cinquante ans d'art en Thudinie, garde le témoignage de tout ce qu'a fait, dans la promotion artistique, un écrivain qui parle volontiers des autres créateurs et les aide à s'exprimer personnellement.

Mémoire d'une petite ville rappelle, si c'était nécessaire, la curiosité, la documentation bien ordonnée, la verve, l'humour, la tendresse surtout d'un inlassable chroniqueur. Roger Foulon a traduit ainsi, dans un beau texte abondamment illustré, ce qui fait le charme, au léger parfum de nostalgie parfois, d'une ville historique, dont la silhouette ne peut qu'inspirer les graphistes et dont les quartiers, aristocratiques ou populaires, champêtres ou bateliers, forment un ensemble inimitable.

La Thudinie insolite montre l'œil aigu du fouineur, le regard d'un promeneur qui ne flâne que pour capter ce qui échappe à l'observateur pressé.

Le Légendaire d'Aulne permet à l'écrivain d'atteindre plusieurs buts importants pour lui et d'affirmer encore diverses facettes de son talent : il sauvegarde ainsi un précieux patrimoine culturel attaché à sa région. Les légendes, en effet, expriment la vision collective d'un site et d'une population, les rapports des hommes avec leur biotope. Elles cristallisent une sagesse et des croyances et fondent une identité régionale. Belles, enfin, elles inspirent les artistes et servent de références esthétiques. Les divers *Légendaires* que Roger Foulon a ainsi mis en forme pour les préserver de l'oubli évoquent l'âme de lieux qui lui sont chers. Le site de l'Abbaye d'Aulne est de ceux-là. L'eau et les arbres, les pierres et la brume, le présent et le passé, les morts et les vivants, les saints et les démons s'y confondent. Ils forment un matériau subtil et riche que le conteur va modeler pour éveiller dans les yeux de ceux qui l'écoutent, tantôt l'extase, tantôt l'effroi. Pour Roger Foulon, c'est l'occasion de donner libre court à son talent de narrateur. Et il ne gâche jamais son plaisir de trousseur une intrigue et sortir de sa manche, avec un personnage haut en couleur, un dénouement inattendu.

La mention de ces quatre œuvres de fidélité à la terre natale ne doit pas renforcer l'idée que se font certains d'un Roger Foulon écrivain régional, voire régionaliste. Ce serait oublier non seulement que sa poésie et ses personnages sont branchés sur des thèmes universels, parce qu'essentiellement humains, ce serait négliger des recueils tels qu'*Ibériques, Norvégiennes, Ombres chinoises...*

* * *

Lorsqu'un dossier en est à sa troisième édition, celui qui l'a constitué n'est guère porté à lui donner une conclusion définitive. Ce serait placer un barrage sur le cours d'une rivière... et l'on sait que Roger Foulon n'aime guère les barrages ! Invité à compléter ce dossier, nous avons été amené à constater que depuis 1992, Roger Foulon a construit une grande et belle écluse. Le besoin d'écrire, pareil à une Sambre forte de ses pluies

et des modifications sensibles de terrain ont rendu nécessaire l'édification d'un «ouvrage d'art» : l'aménagement d'un lieu où, grâce à des bassins singulièrement profonds, la communication se poursuit...

Jacques LEFEBVRE
Docteur en philologie romane
de l'Université de Liège